

Le dernier choix

Bettina Ferdman  
avec Catherine Siguret

# Le dernier choix

L'ÉDITIONS DE  
OBSERVATOIRE

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790

ISBN : 979-10-329-3676-4

Dépôt légal : 2026, avril

© Éditions de l'Observatoire/Terre Neuve Éditeurs, 2026  
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*À ma fille,  
À Hilda,  
À tous ceux qui sont, seront ou ont été  
confrontés au suicide assisté.*

## *Avant-propos*

Mon père puis ma mère ont tous deux demandé le suicide assisté, dans un pays où il est permis, la Suisse. Je n'ai donc pas eu à échafauder des scénarios rocambolesques pour faire « évader » mes parents, d'un territoire comme de la vie, ni à affronter des démarches complexes en contrevenant au droit. J'ai pourtant vécu deux expériences traumatiques, bien que diamétralement opposées. Chacune m'a appris que le droit à disposer de sa vie, inaliénable à mes yeux, ne pouvait aller sans devoirs ni précautions à l'égard de l'entourage. Le choix de mourir est comme une goutte qui tombe dans l'eau : il atteint par cercles concentriques l'ensemble des proches.

Quand la priorité est au combat pour légaliser le principe, la question du sort de la famille n'est pas abordée. Mais la possibilité de recourir au geste fatal ne doit pas masquer la réalité d'une vie. Celle-là ne se borne pas à la biologie, mais s'inscrit dans un cercle familial, amical et professionnel. Je peux témoigner des ondes de choc provoquées par ces décisions qui ne m'appartenaient pas. Elles ont engendré chez moi des répliques d'ampleur variable, vagues encaissées avec plus ou moins de résilience. J'ai souvent constaté, chaque fois qu'on aborde

## *Le dernier choix*

le sujet, une invisibilisation des proches, ou une mise en avant de ceux qui ont été préparés avec beaucoup de mots et d'amour. Pour ces derniers, tout est bien qui finit – au sens fort – bien. Mais hélas, c'est loin d'être toujours le cas, et ce n'est pas ce que j'ai vécu.

Le choix de ma mère a réservé des surprises. Le choix de mon père en fut une tout court. Ma mère avait prévenu tout le monde, mon père, personne. Le point commun est que, chaque fois, celui qui restait vivant est devenu le « souffrant ». L'agonie ou la détresse, soulagées de leur côté, ont fait naître les miennes, bien malgré eux.

Ce récit a pour objectif d'éclairer les proches, comme les intéressés, en les aidant à trouver la bonne distance, à rester vigilants, à connaître la force dont ils auront besoin face à une décision choc qui n'a rien de carré. L'esprit ne l'est d'ailleurs pas, le cœur non plus. Le décisionnaire peut changer d'avis, le proche peut ne pas supporter émotionnellement ce qu'il admet intellectuellement. Je témoigne de l'imprévisible, même et surtout quand la mort est programmée.

## Chapitre 1

Je suis morte le jour où mon père est mort. Et cela n'a rien à voir avec l'amour inconditionnel et réciproque qui nous unissait. Ce qui m'a tuée, c'est la brutalité du coup de poignard. Je l'ai reçu un vendredi de fin septembre, quand il m'a demandé, en plein déjeuner avec ma mère :

« Qu'est-ce que tu fais lundi ? »

— Je ne sais pas, je travaille... Pourquoi ?

— Parce que lundi, je fais Exit. J'aimerais bien que vous soyez là... »

Exit, en Suisse, tout le monde « percute ». C'est la principale association qui gère le protocole de suicide assisté à Genève, par boisson ou perfusion létales.

L'annonce de mon père était un séisme, inattendu, inadmissible, inaudible. En voulant se libérer des souffrances de la maladie, il m'aliénait. Lui, assisté pour mourir, me laisserait sans assistance aucune pour vivre. D'emblée, il m'a coupé le souffle. Ma mère, prévenue la veille, prenait visiblement acte de son choix, silencieuse, rangée à ses côtés. Intellectuellement, je comprenais ses raisons, mais, psychiquement, rien ne m'y avait préparé. Il n'avait jamais évoqué l'idée, ni avec nous ni avec personne d'autre à

## *Le dernier choix*

ma connaissance. Nous n'abordions même pas le sujet. Sa mort, oui, il en avait parlé ; le suicide assisté, pas une seule fois. Mon père avait tout « arrangé » tout seul, dans son coin, sans nous consulter. Je n'avais pas le temps de comprendre, de détricoter, d'analyser, d'apprivoiser la seule hypothèse. D'urgence, je devais répondre à sa question, une mise en demeure : qu'est-ce que je faisais lundi ? Je ne pouvais pas répondre, pas même m'interroger. Plutôt mourir !

Je n'étais pourtant pas dans le déni de sa disparition prochaine. À soixante-douze ans, l'homme que j'avais connu triomphant, combatif en cas de revers, voyageur, intrépide, plein d'humour, leader de tablées et de soirées, charismatique, ne jugeait plus sa vie à la hauteur de l'idée qu'il s'en faisait. Sa polypathologie cardiaque le handicapait de façon croissante et irrémédiable depuis vingt-cinq ans, ponctuée d'alertes vitales qui nous terrassaient, ma mère et moi, davantage que lui psychologiquement, car mon père ignorait la peur. Durant deux décennies, à peine se relevait-il d'une opération qu'il sautait dans un avion pour partir travailler ou pour fêter ça, à notre grand dam. Mais depuis des mois l'intrépide, assigné à domicile, condamné à l'oxygène par canules nasales nuit et jour, ne se déplaçait plus que difficilement. Il regardait la télé et feuilletait des magazines dans son gros fauteuil en velours, toujours un œil sur l'actualité, mais plus en mesure de participer pleinement au monde lui-même. Il peinait à respirer, se cachant de temps en temps pour fumer malgré tout – « Au point où j'en suis », disait-il. Son



## *Le dernier choix*

quotidien se résumait à une activité téléphonique intense avec ses nombreux amis, distrayante mais éloignée de l'extravagance qui avait été le sel de sa vie, et de la nôtre. Ne plus pouvoir cavalier le rendait fou. Ces derniers temps, son moral baissait, comme il est semble-t-il courant chez les personnes cardiaques. Mon père était arrivé au terme d'un combat qu'il menait depuis des années. Je le « savais », mais comme depuis mes douze ans on l'avait donné dix fois pour mort, à force de le voir ressusciter, j'avais fini par le croire immortel. Son choix délibéré d'en finir coupait court au fantasme de ne jamais le perdre. Exit serait plus efficient que le destin. Il n'y a pas de raté, pas de chance *in extremis*. On s'endort en trois minutes, on meurt en moins de dix.

Lors d'un rendez-vous avec son cardiologue durant l'été précédent, en notre présence, mon père avait décrété : « Je ne veux plus d'acharnement thérapeutique, je veux arrêter les médicaments, je refuse la réanimation. » La décision avait été entérinée par le corps médical comme par ma mère et moi, parce qu'elle ne changeait pas grand-chose. Quand nous nous étions réunis pour les fêtes mi-septembre (mon père était juif), je m'étais dit sous le talith, le châle de prière levé au-dessus des têtes en signe de protection : « Cette fois, on y est, il y a peu de chances pour que nous vivions un autre Nouvel An ensemble. » Le temps restant se comptait en mois. Mais pas en jours. Comme des millions de personnes sur terre, j'avais mal vécu cette probable dernière fois d'un événement symbolique aux côtés d'un proche. À trente-huit ans, je comprenais que j'allais perdre mon père ; mais quand cela